

Aëline Blandin -Amoureux de lui

Ce jour-là, pendant la cérémonie de rentrée, je me suis surpris à observer intensément ce garçon.

Mon cœur battait si fort que j'étais certain que tout le monde pouvait l'entendre.

Je ne suis pas sûr, mais je crois que ce sentiment s'appelle...

« — **Mao ! Mao !!! Tachibana t'appelle !!!** »

Sorti de mes rêveries à l'audition de son nom, je me précipitai vers la source de la voix qui m'a interpellé.

Ma meilleure amie Mizi se tenait dans l'encadrement de la porte et m'informa que, pour mon plus grand plaisir, Makoto Tachibana me cherchait.

Traversant les couloirs à grandes enjambées afin d'aller rejoindre au plus vite celui qui fait bondir mon cœur, je sentis un sourire se dessiner sur mon visage.

J'ai hâte de le voir.

Je pris les escaliers en direction du deuxième étage, et je le vis devant moi, sa silhouette imposante due à ses entraînements de natation, ses cheveux décolorés qui lui donnaient un style rebelle, son regard si doux et perçant à la fois, comme s'il pouvait lire dans mes pensées. Il arborait fièrement les boucles d'oreilles que je lui ai offertes pour son anniversaire.

« — **Tsuchiya ! Coucou, ça va ?** »

Comment ça pourrait ne pas aller quand il me regarde avec une expression aussi adorable, criant mon nom avec tant d'entrain ?

Bien sûr, je n'ai pas répondu ça, mais ma réponse fut tout aussi enjouée, et il m'entraîna dans une salle de classe vide avant de verrouiller la porte.

« — **Pourquoi tu m'as appelé ?** » demandais-je, curieux.

« — **J'avais seulement envie... de te voir.** »

Sa réponse me fit rire.

Cela fait quelques semaines maintenant que nous sommes dans une sorte de « flirt », même si je ne sais toujours pas s'il est sérieux ou pas.

Mais, peu m'importe, l'entendre me susurrer des mots doux, qu'ils soient sincères ou pas, me fait plaisir, quand bien même Mizi me répétait que c'est triste de vivre comme ça.

Il s'approcha de moi et inspira mon parfum.

« — Mmh, tu sens bon, Mao. »

Aïe, je ne l'avais pas vue venir, celle-là. Mon cœur battait la chamade. De quel droit se permettait-il de m'appeler par mon prénom, sans prévenir ?

Je décidai de contre-attaquer :

« — Normal, je me suis parfumé juste pour toi, Makoto. »

Il ria.

« — Tu sais, tu peux m'appeler Mako. T'as remarqué ? On n'a qu'une seule lettre de différence dans nos diminutifs. C'est peut-être le destin... »

Un rire nerveux s'échappa de mes lèvres entrouvertes. Pour une raison qui m'échappe, je sentais qu'aujourd'hui serait un jour spécial. Ses yeux si proches des miens pétillaient, et j'espérais de tout mon cœur que j'étais la raison de la présence de ces petites étoiles dans ses magnifiques pupilles.

Je pris l'initiative de lui saisir le menton du bout de mes doigts tremblants.

Il plongea ses iris dans les miens et s'approcha de plus en plus. Au moment où nos lèvres semblaient sur le point de s'effleurer, les paroles de Mizi me revinrent en tête et, d'un geste doux et ferme, je me reculai. Elle avait raison, je ne pouvais pas continuer à vivre comme ça si je n'étais pas certain de ses sentiments.

« — Mako, j'ai besoin de te poser une question... Est-ce que tout ça est un jeu pour toi ? »

Du coin de l'œil, je vis ses yeux s'écarter, mais je repris mon monologue sans en tenir compte :

« — Parce que, en fait, pour moi, ce n'est pas un jeu. Si tu comptes t'amuser avec mon cœur, dis-le-moi tout de suite, au moins je saurai à quoi m'attendre... »

Je sentis une larme s'échapper de ma paupière. Je n'avais jamais ressenti quelque chose de similaire pour une personne auparavant. J'avais tellement peur de sa réponse à ma question, comme si un simple « oui » ou « non » déciderait de mon bonheur sur les prochaines années de ma vie.

Cependant, je n'entendis ni un « oui », ni un « non ».

Non, je n'entendis même rien du tout.

Seulement le souffle du vent provenant d'une fenêtre ouverte et les discussions futiles de nos camarades de classe de l'autre côté de la porte verrouillée.

Ah oui, et j'entendis aussi... la respiration de Mako, près de moi.

Je levai les yeux et il déposa ses lèvres sur les miennes.

Brièvement, mais doucement, il m'embrassa, comme s'il refusait d'en entendre plus.

Il se recula et commença enfin à répondre à mes interrogations :

« — Mao, je suis désolé si tu as pensé que je jouais avec toi, à un moment ou à un autre. C'est juste que... je suis pas très doué pour montrer mes émotions, surtout en matière d'amour. Je n'ai jamais éprouvé de tels sentiments pour quelqu'un, je me surprends moi-même à t'apprécier de plus en plus chaque jour... »

Ma respiration se coupa.

Impossible de penser à autre chose qu'à ce qu'il venait de m'avouer.

Mon cœur battait si fort que je pensais qu'il allait exploser.

Il continua son monologue :

« — En fait, je n'ai découvert que récemment, grâce à toi, que j'étais gay... Tu sais, l'homosexualité, de nos jours, c'est encore assez en dehors des normes de la société. Alors, je pense que c'est pour ça que je doutais autant. Je me disais que je n'étais pas normal, que ça allait passer... Mais maintenant, je refuse de sacrifier le bonheur que je ressens quand je suis à tes côtés juste pour plaire à des gens dont, en réalité, je me fiche de leur opinion. Tu sais quoi ? Merci d'être entré dans ma vie. Maintenant, je m'accepte comme je suis. J'accepte d'être hors normes. »

Il s'approcha et colla son front au mien :

« — Est-ce que tu acceptes d'être hors normes toi aussi, avec moi ? »

Sa façon de formuler sa demande me fit rire.

Le jour de la rentrée, quand je suis tombé sous le charme de cet élève si singulier, je n'aurais jamais pensé qu'un jour, ç'aurait été réciproque et que notre histoire aurait bel et bien lieu.

« — Oui, Mako, j'accepte ! »

Il m'enlaça alors pour m'offrir un baiser, témoignant de toute l'affection réelle qu'il me portait.

Son étreinte avait la douceur d'un nuage.

Ses baisers avaient le goût du bonheur.

Son regard plongé dans le mien me faisait me sentir aimé.

Cette fois, je ne doute plus, je suis terriblement amoureux de lui.

C'est donc bel et bien de l'amour que nous éprouvons, l'un pour l'autre, et nous espérons de tout notre cœur que ce sentiment durera aussi longtemps que possible, afin que notre histoire perdure éternellement.

Ce jour-là, une journée banale comme les autres, ce garçon a demandé à me voir.

Il m'a appelé par mon prénom et m'a avoué des choses que je n'osais espérer que dans mes rêves les plus fous.

Mon cœur battait si fort que j'étais certain qu'il pouvait l'entendre.

J'en suis sûr à présent, ce sentiment s'appelle l'amour.

FIN

Alice Debarbieux – « Le courage au passé, la fierté au présent »

Comme tous les matins, je monte dans le métro en toute confiance. En même temps, pourquoi j'aurais peur ? Parce que je suis seule ? Parce que je prends le métro ? Parce que j'habite dans un quartier classé politique de la ville ? Non, ces préoccupations n'ont plus lieu d'être dans le monde d'aujourd'hui. Alors je plonge dans mes pensées et retombe dans mes vieux cours d'Histoire.

« La Grande Révolte de 2042 : comment la mixité s'est ralliée au pouvoir ? » voici le chapitre sur lequel mon esprit s'arrête. C'est depuis ce jour que les femmes sont au pouvoir aux côtés des hommes. Ce grand moment de l'histoire n'a pas été sans encombre et le monde d'aujourd'hui est encore loin d'être un long fleuve tranquille mais je suis bien contente de ne pas vivre dans les années 2030.

Tout a commencé par un scandale : un homme porte plainte à l'encontre d'une femme l'ayant regardé trop longtemps dans le métro. Comme tout scandale, il fut bien vite oublié, enfin presque. Un collectif : le groupe « Regarde-toi », en a fait son point de départ et a lutté pour que jamais un événement semblable ne puisse se reproduire. Leur solution : ramener des femmes au pouvoir pour apporter la justice, la paix et l'équité. Ces jeunes femmes toutes réunies par la même colère et le même besoin de renouveau ont reproduit le comportement de la jeune femme mise en cause : elles fixent des hommes de manière excessive et assumée comme ils l'ont eux-mêmes fait des années sans que ça ne choque personne. Le collectif a rapidement pris de l'ampleur mais leurs actes ont été réprimés : leur recherche de liberté les emprisonnait.

De plus en plus de personnes incarcérées entendent les barreaux leur dire « ne te laisse pas faire, bientôt tu seras vraiment libre ». Alors elles y ont cru. La révolte silencieuse était lancée. Les actes de résistance se multiplient encore et encore mais résister ne leur suffit pas, elles veulent un vrai changement.

Un changement aussi radical n'est pas une mince affaire. De plus, des objectifs de non-violence et d'absence de chaos se sont ajoutés à l'équation. En effet, comment dire « Suivez-nous pour un monde meilleur » si les actes sont les mêmes ? Mais comment amener le changement dans un monde où la force règne ?

Les forces les plus puissantes sont également les esprits les plus récalcitrants pour qui le patriarcat est le pilier d'un monde stable. Un monde stable, ce n'est pas la description que je donnerais au monde de cette époque : depuis 2028 et l'invasion du Laos par les États-Unis, la troisième guerre mondiale menace d'éclater à tout moment et la dissuasion nucléaire ne tient plus qu'à un fil. Mais la force fait le nombre, au lieu de convaincre les dirigeants que leurs politiques ne sont pas convenables, il est bien plus efficace d'en convaincre les populations.

Le plan est clair et défini : premièrement, la désobéissance civile pour montrer qu'on est là et qu'on existe. Deuxièmement, la communication : des affiches sont collées partout et deviennent une partie du paysage. En effet, la connaissance amène la raison. Les premiers résultats sont rapidement remarqués avec dix pour cent supplémentaires de femmes élues

maires aux élections municipales de 2032. La dette de ces mêmes villes est divisée par trois en l'espace d'un seul mandat.

L'arme nucléaire reste un réel danger, et ce tant qu'elle existera. Voici pourquoi naît le laboratoire Erialcun qui cherche à limiter l'impact des attaques nucléaires mais surtout à l'affaiblir directement là où elle existe. La faire complètement disparaître est la solution la plus radicale et par conséquent la plus efficace. La solution du vol des armes atomiques et de tous les documents liés apparaît pour la première fois en 2036 dans les bureaux Erialcun. Cette solution semble bien utopique mais l'ambition n'est pas ce qui manque. Les VDN (Voleuses du Nucléaire) sont créées dans la foulée pour former les personnes volontaires telles des agentes du FBI pour combattre tous les risques.

Neuf femmes s'y sont engagées, âgées d'entre 15 et 42 ans, elles ont suivi dix mois de formation intense. Cette préparation est courte mais le temps presse et la vie de millions de personnes en dépend. Le vingt juillet, le commando est officiellement lancé dans le secret le plus total. Malgré la perte de deux tiers des effectifs, la mission est une réussite : l'arme nucléaire est éradiquée. Depuis, le vingt juillet est le premier jour férié à l'échelle mondiale.

Tout cela est vraiment hors norme, mais grâce à elles notre monde d'aujourd'hui est plus juste et la paix dirige les politiques mondiales comme celles locales. Cet événement qui a révolutionné les politiques actuelles a surtout formé une société soudée et solidaire qui ne veut pas reproduire les erreurs du passé. Ce mouvement, parti d'un scandale comme des milliers d'autres qui ont lieu chaque année, a permis, grâce à beaucoup de persévérance et de dévotion, de changer le monde. Je n'ai plus entendu parler d'une possible troisième guerre mondiale depuis des années, le terme « guerre » a même été inscrit au patrimoine mondial du passé.

« Prochaine station : Erialcun », je sors du métro, ma journée s'annonce déjà bien chargée.

Basile Boulan – « La Sage, la Protectrice et le bipède »

Fut un temps où sur terre il n'existait encore aucune trace d'humanité. Fut un temps où les êtres qui peuplaient cette planète bleutée cohabitaient en harmonie, s'acceptant entre eux, malgré leur physique différent. Fut un temps où tous s'aimaient comme s'ils étaient membres d'une seule et même famille. Fut un temps où animaux, plantes, lacs et roches communiquaient et s'entraidaient afin de résoudre leurs différends, qu'ils soient communs ou personnels. Fut un temps où tout cela serait aujourd'hui vraiment hors norme.

À cette époque existait un couple de deux êtres supérieurs, sans doute qualifiés aujourd'hui de divins, étant à l'origine de ce monde. Elles avaient l'une pour l'autre un amour si pur qu'il en infusait la vie, puis le trépas. L'une, la Sage, offrait une enveloppe charnelle aux âmes qui erraient dans la haute atmosphère et en faisait cadeau à sa conjointe, la Protectrice, qui les recevait, les choyait et leur offrait le repos qui leur était dû après leur long chemin vers elle en renvoyant leur âme embellie par ses soins à son amante. Mais malgré cet amour inimaginable, il demeurait un problème : elles ne pouvaient pas avoir un quelconque contact physique, si petit soit-il, entre elles. En effet, si cela avait le malheur de se produire, cela reviendrait, nonobstant le bonheur ressenti lors de leurs caresses, à les faire disparaître. Il en était hors de question. Elles se contentaient donc de s'envoyer ces âmes munies de corps et d'esprits toujours plus beaux et originaux en gage d'amour et de foi envers leur conjointe.

L'histoire se passe lors d'une rencontre entre les deux amantes. Assises dans la douce herbe d'une vallée, elles discutaient de sujets divers et variés, allant de la plus petite bactérie tapie au fond des eaux au cerisier fleurissant au soleil en passant par les monts enneigés de l'Himalaya. C'est au cours de cette discussion que la Protectrice parla à sa compagne d'une chose bien étrange : un corbeau lui avait susurré la possibilité d'échanger les rôles constituant leur cycle amoureux. Elle ajouta à cela qu'elle y avait longuement pensé et pensé que ce n'était pas une mauvaise idée. La Sage songea un moment aux dires du messenger noir et de son amante et resta dubitative à cette idée. Cependant, elle accepta, sans doute pour faire plaisir à son amie, et l'emmena en haut du plus haut sommet de la plus haute montagne qu'elles puissent trouver. Avant de commencer ses explications, la Sage mit en garde sa dulcinée en lui montrant une âme à ne surtout pas combiner, ni approcher. En effet, elle avait eu une vision montrant que si cette âme fourbe et trompeuse parvenait à se matérialiser, elle détruirait petit à petit, morceau par morceau, le petit paradis qu'elles avaient conçu. Mais cette mise en garde ne put égratigner ne serait-ce qu'un poil de la volonté de la Protectrice qui avait si souvent admiré l'art de sa dame qu'elle était en extase à l'idée d'essayer ce don qu'avait la Sage. Cette dernière lui montra donc, avec patience et pédagogie, comment procéder à l'assemblage d'un corps créé avec une âme empruntée au ciel.

Après plusieurs jours, la Sage lui permit de mettre toute la théorie acquise en pratique et alla s'endormir à l'ombre d'un arbre, tant elle était épuisée. La Protectrice essaya, échoua, créant des animaux ayant des cous trop longs ou des plantes pouvant attraper d'autres animaux mais, malgré tout, réussit à créer des animaux ayant des caractéristiques communes aux autres, avec tout de même quelques défauts, mais minimes, comme un bec un peu trop gros ou coloré. Tant elle était emballée par ses progrès et ses productions que la Protectrice en oublia les mises en garde de sa divine épouse et prit, par mégarde, l'âme à ne surtout pas toucher. Dès qu'elle fut arrachée à l'atmosphère, on sentit l'air s'alourdir. Lorsqu'elle fut placée dans une chair, des orages commencèrent à se former et, dès qu'elle fut libérée des mains de sa créatrice, les orages explosèrent, faisant pleuvoir le feu sur la planète, frappant la Protectrice de plein fouet qui n'eut

même pas le temps de réveiller sa conjointe pour montrer le corps bipède qu'elle avait, pour la première fois, façonné et réussi.

La Sage se réveilla en sursaut au bruit du tonnerre. Lorsqu'elle vit ce qu'avait fait sa belle et ce qu'elle était devenue, elle entra dans un chagrin empli d'une douleur si forte et si incommensurable qu'elle fut emplie d'une terrible vengeance la faisant perdre toute once de sagesse. Elle pourchassa le bipède nuit et jour pour le renvoyer à son point de départ, dans l'atmosphère. Après plusieurs semaines sans aucune trouvaille, elle décida de retourner voir sa bien-aimée, toujours en haut du plus haut sommet de la plus haute montagne. Là-bas, elle s'abandonna au chagrin et, sans doute par désespoir, attrapa sa main. Les conséquences furent immédiates. Les divines créatrices disparurent, rendant les animaux dépendants du système de reproduction. Toutes les émotions néfastes et les maladies qu'elle s'était gardée de donner à ses créations arrivèrent au sein des vivants de la Terre. L'érosion gagna les pierres et les plantes dépendirent du soleil. Les animaux furent atteints du besoin de se nourrir et certains commencèrent à avoir des tendances à manger leurs confrères et d'autres les plantes. La communication inter-espèces leur fut coupée et ce fut la loi du plus fort qui prit le dessus dans la nature. Seule une espèce sut s'adapter très facilement : le bipède, qui ne commencera que bien plus tard à détruire ce monde qui l'avait créé.

Gabriel Lambin – « DISTOPICA »

Ai-je seulement déjà réussi ? Douce mélodie, douce mélodie, un jour je t'aurai.

Après plusieurs heures de travail acharné au studio, je me décidai à rejoindre enfin mon petit chez-moi. Je mis mes chaussures et mon manteau et j'ouvris la porte. Puis Julien me retint :

— Ne fais pas cette tête, Jean, on va réussir. Les labels croient en toi et puis les fans n'attendent que ton retour.

— Oui, je le sais bien.

Je pris ma voiture. J'allumai la radio. Tous parlaient des nouvelles étoiles montantes du rap. J'aimerais être comme eux.

J'éteignis la radio.

La route paraissait immensément longue alors que je n'avais que dix minutes de trajet. Seule la lune me réconfortait vraiment. Chaque soirée était l'enfer, je m'y mettais passionnément puis je n'y arrivais plus. Une frustration m'accompagnait tout le long de la soirée. Julien arrivait toujours à trouver une suite à la musique potable. Mon album de rap « Tacher les roses » devait sortir dans quelques semaines.

Quand j'enregistrais, enfin quand j'arrivais à rapper, je ne sentais plus cette même passion des débuts. C'était une obligation et cette pensée suivait son cours dans toute ma tête, jusqu'à hanter mes nuits ; et même ce trajet qui se termina enfin.

Je montai dans l'immeuble et rejoignis mon appartement. Étonnamment, il y avait encore du bruit. Je rentrai dans le salon et vis Camélia affalée avec un plaid, regardant une série sur le canapé. Je m'écroulai dessus en soupirant.

Camélia demanda :

— Ç'a été ?

Je restai silencieux. Elle coupa sa série et s'approcha de moi.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La même chose, répondis-je.

Elle devint à son tour silencieuse. Elle se redressa, posa son bras sur mon dos et questionna :

— Pourquoi ne pas prendre une pause ? Si, à chaque fois que tu reviens tous les jours à trois heures du matin pour la musique, tu n'en es jamais vraiment heureux, à quoi bon ?

— Mais j'en suis heureux ! rétorquai-je.

— Actuellement, non. Ça se voit à des kilomètres. À chaque fois que tu rentres, ton regard livide trahit ta pensée. On se connaît depuis des années et je peux tout traduire en voyant tes yeux.

Je me levai et déclarai :

— Je vais me coucher, bisous.

Elle me dévisagea et soupira :

— Tu ne vas pas réussir à dormir, je le sais.

Je me rassis dans le canapé. Je pris une longue inspiration que j'expirai dans la seconde suivante.

— Prends tes somnifères, me conseilla Camélia.

— Tu as raison.

Je me réveillai vers midi. Camélia était partie depuis longtemps travailler. En me dirigeant vers le salon, je vis une petite note écrite par elle : « Descendre la poubelle, merci », avec un petit visage souriant dessiné au stylo.

Je m'habillai un peu plus chaudement au vu de l'hiver froid que nous traversons.

Je déposai la poubelle et j'entendis quelqu'un m'interpeler :

— Jean !

Je me retournai et je vis un ancien ami du lycée : Erik.

— Comment ça va depuis le temps ? demanda-t-il, essoufflé après avoir couru pour me parler.

— Bien. Je suis sur mon prochain album mais j'ai peur qu'il ne plaise pas à mon audience. Et toi ?

— Super, je suis sur un très gros projet qui pourrait révolutionner le monde ! Et justement, tu es la personne idéale pour savoir s'il fonctionne.

— Si tu veux utiliser mon image pour promouvoir un produit, c'est sans moi, déclarai-je.

— Absolument pas, mais tu en aurais peut-être besoin si tu as peur pour ton album.

Je souris.

— Je t'écoute, Erik.

— Eh bien, j'ai inventé une machine capable de faire en sorte que, peu importe ta demande, elle soit réalisée à coup sûr.

J'éclatai de rire. Son concept était si naïf et irréaliste. Mais je ne le voyais pas démordre de son sourire.

Il questionna :

— Tu ne me crois pas ?

— Qui y croit vraiment ? rétorquai-je en riant.

Il sortit de son sac une boîte en carton qu'il déballa. Il en sortit une petite console blanche avec un clavier intégré.

Il expliqua :

— Il y a une personne qui arrive là-bas. Je vais écrire sur le clavier : « L'homme passant devant Jean et Erik va tomber et se mettre à hurler : "J'en ai marre de tomber aujourd'hui !" »

Nous regardâmes alors le trottoir d'en face et, soudain, l'homme tomba avant de crier :

— J'en ai marre de tomber aujourd'hui !

Erik se mit à rire.

Je déclarai :

— Très bon jeu d'acteur.

— Tu es vraiment têtue. Que faut-il que je fasse pour que tu me croies ?

— Rien, cette débilité ne m'intéresse pas. Au revoir.

Je fis volte-face vers l'entrée lorsqu'Erik m'interpela :

— Cette « débilité » porte le nom d'Utopica. Crois-moi, tu vas accepter, Jean. Juste, ne perdons pas de temps.

Je me retournai vers lui et questionnai :

— Tu as demandé à la machine que j'accepte ?

— Non, juste qu'on se croise, car ce petit bijou de technologie ne peut pas contrôler les sentiments.

Je partis et remontai à l'appartement. En y réfléchissant, je ne comprenais pas pourquoi il me montrait ce bibelot.

L'après-midi, je rejoignis Julien pour une nouvelle session au studio. Encore pire que la dernière. J'essayais tant bien que mal de chanter mais je faisais du sur-place. Je m'assis dans un fauteuil, déprimé. Julien s'assit lui aussi. Un silence plombait la pièce. Je sentais que Julien voulait parler. Mais il savait que ce n'était pas la meilleure chose à faire.

Je brisai le silence en premier :

— Je vais rentrer chez moi.

On se salua mutuellement et nous rentrâmes chacun chez nous.

Quand je fus arrivé, Cam' regardait toujours sa série mais elle l'interrompit dès que j'arrivai. Je m'assis près d'elle.

— Ça va aller, j'en suis sûre, rassura-t-elle.

— Camélia, quelqu'un est venu me voir aujourd'hui. C'est Erik, tu sais, mon ami du lycée. Il m'a montré une machine capable de réaliser tous nos souhaits. Sa promesse est parfaite, mais aussi complètement mensongère.

Camélia resta silencieuse. Je soupirai : « Enfin bref », avant de lui demander si sa journée s'était bien passée.

Elle me répondit :

— Jean, tu as déjà pensé à arrêter la musique ?

Je la dévisageai, l'air stupéfait.

— Comment oses-tu me dire de m'écarter de ma passion et de mon métier ? Cela fait des années que je fais cela. Mes anciens albums étaient super connus, et toi tu me demandes d'arrêter ?

— Ce n'est pas une passion si cela te rend aussi malheureux !

Un long silence plana dans la pièce après la dispute.

Je soupirai une nouvelle fois :

— Je vois qui m'aide dans cette histoire.

Dans les jours qui suivirent, je ne fis que repenser à Utopica. Plus le temps passait, plus ce jouet qui réalisait les souhaits m'attirait.

Alors ma décision fut prise.

Je retrouvai Erik pendant la journée pour sa machine.

Il me questionna tout d'abord :

— Que souhaites-tu en faire, alors ?

— J'aimerais en faire usage pour mon prochain album. J'ai très peur que ce projet n'ait pas le succès escompté.

Un long silence précéda sa réponse.

Il me répondit :

— Fais-moi confiance, cette machine dépasse l'entendement. Son prix est de mille euros.

— Ç'a son prix !

— C'est le prix de la réussite, pardi !

Les fins de mois étaient très compliquées en ce moment ; ce que cela impliquerait pour Cam' et moi serait...

Nous étions le 15 juin.

« Tacher les roses » devait sortir le 30 juin, une date qui m'appelait sans cesse depuis un petit bout de temps.

Je n'avais pas le choix et le retour sur investissement était énorme.

Alors j'achetai Utopica et fis quelques tours dans la rue pour la tester.

Je choisis tout d'abord d'écrire dans la console une première instruction :

Le prochain passant me donnera un billet de dix euros par pure courtoisie.

La petite machine futuriste enregistra la commande et la fit exécuter.

Une minute plus tard, un passant me donna un billet de dix euros.

C'était donc bien réel et cette machine m'offrait une formidable chance de réussir.

Le soir, en rentrant, j'en parlai à Cam', qui était elle aussi choquée du pouvoir qu'elle offrait.

Mais elle émettait quelques réserves.

Elle me disait aussi de faire attention à ne pas en abuser.

Au studio, j'entrai dans la console l'instruction suivante :

Bien rapper aujourd'hui.

Et cela ne manqua pas.

Presque tous les morceaux étaient quasiment prêts pour le 30 juin.

Je sentais enfin que ce projet menait à quelque chose.

Pendant les jours qui suivirent, je ne pensai qu'à ça.

Camélia était très soulagée de voir que je me portais mieux depuis un petit moment et le 30 juin arriva finalement.

Utopica m'appelait sans cesse.

Je la pris enfin dans mes mains et entrai la commande :

Cet album va être la plus grosse réussite de l'histoire de la musique.

Utopica enregistra la commande et je publiai enfin mon album accompagné de mes proches.

La nuit, je n'arrivais presque pas à dormir tant les résultats m'excitaient.

Alors j'allai chercher Utopica et demandai à ce que je puisse dormir.

Je passai alors une nuit très agréable.

Le lendemain, je me réveillai vers midi.

Je jetai un coup d'œil sur les réseaux sociaux.

Je sortis de mon lit et posai mes pieds sur le parquet.

D'un mouvement de balancier vers l'avant, je me levai, fis trois pas en direction de mon bureau et m'assis sur ma chaise.

J'allumai mon ordinateur personnel et ouvris plusieurs applications de statistiques.

Quatre milliards d'écoutes.

Je ne pus bouger ni crier tant je fus ébahi.

Ce chiffre était l'apothéose de mon acharnement, une éclaircie dans un orage infernal.

J'appelai immédiatement Julien pour nous féliciter et Camélia pour lui annoncer que nous allions enfin avoir une assez grosse somme d'argent pour partir en voyage, mais aussi bien assez pour le reste de notre vie.

Mais elle me posa une question étonnante, au milieu de l'euphorie :

— As-tu utilisé Utopica ?

— Oui, je lui ai demandé quelques petites choses mais rien de bien marquant, répondis-je, agacé.

— Quelques petites choses ? Sois sérieux, Jean ! Tu as quatre milliards d'écoutes en une nuit. C'est sûr que demander ce genre de résultat, c'est « quelques petites choses » !

— Mais tu ne peux pas être heureuse pour moi, enfin ? Je connais enfin la réussite après des années de galère, et toi tu me demandes si j'ai utilisé Utopica. Quand est-ce que tu me soutiens réellement, Camélia ?

— Mais je te soutiens depuis toujours, c'est juste que cette machine pourrait finir par te rendre fou ! Ce n'est que la première étape d'une descente aux enfers hors norme ! Te rappelles-tu la première fois que tu as connu le succès ? Tu as eu des centaines de paparazzis, tu as subi énormément de critiques et tu as dépensé tout ton argent impulsivement ! Moi, je veux juste t'éviter ça et qu'on puisse vivre normalement, comme un couple normal, et plus tard une famille normale. Je suis celle qui te soutient depuis le plus longtemps. C'est pour ton bien que je dis ça.

— « C'est pour ton bien » ? On se dispute alors que tout va bien actuellement.

— Tout n'ira pas toujours bien.

Elle raccrocha.

J'avais l'impression qu'Utopica rendait jalouse Camélia.

Je revins voir les statistiques sur mon ordinateur et je vis maintenant quatorze milliards d'écoutes.

J'en étais vraiment heureux, c'était ma revanche contre la vie, ma victoire.

Pour fêter cela, je voulus descendre acheter du vin et, quand j'arrivai en bas de l'immeuble, une horde de photographes de presse, qui voulaient connaître chaque moment de ma vie, arriva avec des micros et des caméras.

Je discutai avec eux et j'essayai de m'en émanciper mais ils m'encerclaient sans que je puisse bouger.

J'en finis presque étouffé et craquai.

Je poussai plusieurs photographes violemment pour passer.

Je courus pour les semer.

Quand je voulus acheter une bouteille de vin, tout le monde me demandait des photos et j'y passai alors plusieurs heures pour une simple bouteille.

Quand je revins devant mon immeuble, je revis la horde de journalistes qui m'attendait.

J'appelai Julien d'urgence pour qu'il m'héberge.

Je prévins Camélia de venir elle aussi.

Le lendemain, nous partîmes et Julien me lança :

— Dis-moi « merci », tout de même, la star !

— Oui, on est amis, on s'entraide !

Il me dévisagea et Cam' partit au travail.

Je me cachai dans des voitures aux vitres teintées pour me déplacer.

Je regardai les informations sur mon téléphone et revis l'extrait où je poussais des photographes de presse pour passer.

J'arrêtai de regarder les informations et vis une masse de critiques.

J'engageai aussi des gardes du corps pour que Cam' et moi puissions rentrer dans l'immeuble.

Le soir même, je lui proposai de partir en vacances au Canada, ce qu'elle accepta évidemment.

Mais elle me dit aussi :

— Jean, il faut qu'on parle. Je pense qu'il serait mieux pour toi de détruire cette machine. Elle va te rendre fou, continua-t-elle en prenant mes mains. Ces derniers jours ont été éprouvants. Tu vas t'autodétruire à force.

— Tu parles, mais jamais pour mon bien, on dirait.

— S'il te plaît, reprends-toi ! Cette machine est tout sauf utopique. Regarde tout ce que tu as subi ! Cette popularité t'a poussé à être violent avec des gens. Tout cela est vraiment hors norme, et par conséquent impossible à vivre pour un humain. Tu te sens surhumain, au-dessus de tout, mais sache que tu ne pourras pas l'être toujours. Cet exploit, ce n'est pas toi qui l'as accompli, c'est Utopica. Si tu restes dans cette mentalité de « superstar », je te quitte. Au revoir, Jean.

Je ne la croyais pas.

Mais le lendemain, avant que je sois réveillé, elle avait fait ses valises.

Je demandai à Utopica qu'elle me pardonne, mais j'oubliai que la machine n'avait pas d'influence sur les sentiments humains.

Cette vie, c'était tout ce que je voulais mais, à la fois, tout ce dont j'avais peur.

Finalement, je suis cet homme qui voulait, cet homme qui a trop eu, cet homme qui a tout sauf gagné.

L'hors norme n'est pas humain.

Ai-je seulement déjà réussi ? Douce mélodie, douce mélodie, ce jour-là, tu m'as eu.

Ellie Anssens-Lhotte « Le Monstre et moi »

— « Je les déteste. »

Un gigantesque monstre se tient devant moi.

— « Quelle honte... Parmi toutes les décisions que tu aurais pu prendre, tu as décidé de les laisser faire. »

Enfin, gigantesque, c'est la manière dont je le vois, il n'est pas si grand que ça. Cependant, avec son corps fin, long et dégoûtant, il arrive à s'élever au-dessus de moi, projetant une ombre diabolique sur mon âme dépourvue d'armure. De peur, mon regard s'abaisse pour parcourir ses côtes. Elles sont brisées et je peux apercevoir le vide où est censé résider son cœur. Mais un cœur, il n'en possède aucun, ni lui ni tous ceux de son espèce.

— « Depuis longtemps, j'attends ton attention, que tu m'écoutes une bonne fois pour toutes. »

Le vide noir où nous sommes devrait être silencieux. Mais il y a cette voix, la sienne, qui résonne dans cet espace qui m'est si précieux.

— « Et toi, tu n'es capable de rien. Tu te laisses faire en imaginant que chaque acte de lâcheté que tu commets te rapproche un peu plus de l'idéal que tu appelles paradis. Au paradis, je serai toujours là. Moi, ceux comme moi et ceux comme toi. Hors normes comme nous sommes. »

Je balance la tête, pris d'un vertige. À mesure que la créature me parle, je sens une angoisse lourde monter en moi. Elle ne me tuerait pas. Pas tout de suite. Mais elle m'y forcerait bientôt.

— « Es-tu ici ou ailleurs ? Es-tu concentré sur notre conversation ? Sais-tu ce que tu es en train de faire dans le vrai monde ? Ou me laisses-tu un total contrôle... »

La créature commence à m'encercler en me lançant un regard presque déçu. Sa queue fine se balance derrière elle, m'envoyant, à l'image d'un éventail, des poussières amenant mes yeux au bord des larmes.

— « N'est-ce pas un rêve étrange ? » ricane soudainement le monstre.

Il se pose au sol et s'allonge devant moi, presque détendu. Il sait qu'il me maîtrise et que je ne peux rien faire contre lui.

— « Tu es faible. Traître à ta nature et à l'honneur de tes parents. »

Il glousse un moment avant de reprendre :

— « Ta capacité à courir et à t'enfuir est énervante. »

Ma respiration devient plus lourde. Cette créature, je la connais bien, pourtant elle me terrifie à chaque rencontre. Mes mains sont prises de tremblements incontrôlables, peut-être dus au regard vitreux de la créature, véritable miroir de mon âme, ou à son sourire, présent dans chacun de mes cauchemars mais également profondément ancré dans mon cœur.

Je détourne le regard pour l'éviter lorsque j'aperçois une fenêtre de lumière. Une sortie pour m'échapper de ma pensée. Des rayons lumineux percent les masses d'ombre, les brûlant.

Mes yeux s'écarquillent devant la scène : les rayons me brûleront-ils aussi si je les touche ? Je vois de fines lignes de fumée traverser le vide noir que je sais être mon esprit.

— « Quels drôles de cauchemars. Hier, avant-hier, et les jours d'avant. Tu as su me nourrir de rêves dérangeants. Ta souffrance, tes cris... Tu ferais mieux de t'y habituer car ça ne s'arrêtera jamais », souffle le monstre, proche de mon oreille.

Est-ce que je dois me diriger vers la lumière ? Je sais qu'elle brûlerait pour sûr le monstre derrière moi, mais peut-elle me faire du mal à moi aussi ? Je fais partie de ce monstre, nous ne sommes qu'un, lui et moi, et si j'ai si peur en le regardant, c'est car ses yeux vides renvoient les miens. Lorsqu'il sourit, je reconnais mes lèvres et son corps n'est qu'un reflet de celui que j'habite : brisé, négligé et repoussant...

De l'autre côté de la fenêtre, j'entends des voix, des échos lointains et pourtant si familiers. Mon cœur se serre. Est-ce que je peux le faire pour eux ? Est-ce qu'ils m'aideront comme ils me l'ont promis ? Leur ai-je fait du mal pendant mon absence ?

Je prends alors mon courage à deux mains et m'élançe vers cette lumière, la traversant rapidement. Cependant, la créature derrière moi m'attrape le bras, déchirant ma peau comme du papier et touchant mon âme indirectement : je suis bloqué avec lui.

Je veux me retourner pour apercevoir ce démon, revoir une dernière fois son visage avant la prochaine nuit, mais je n'y arrive pas. À la place, son étreinte se resserre et je me rends compte que, depuis le début de ce cauchemar éveillé que je vis, je n'ai jamais quitté mon corps. Je ne suis jamais allé dans mon esprit, je suis dehors, entouré de mes amis.

Je ne comprends pas leur réaction. J'imagine que tout le monde doit avoir une ombre qui le tourmente. Je ne peux pas être fou au point d'inventer un monstre pour régner dans mon esprit. Je ne le supporterais pas. Pourtant... Je suis avec eux, mais je sens toujours les griffes du monstre autour de mon bras.

— « Eh ! Tu es avec nous ? »

Je lève le regard vers mon meilleur ami se tenant à mes côtés. C'est lui qui m'a agrippé le bras. Je croyais que c'était la créature. Je lui réponds en hochant froidement la tête.

— « Tu devrais aller consulter, tu sais. Depuis un petit moment, tu es plus... distant avec nous », commence l'un de mes amis à ma droite.

— « Je suis d'accord, tu es toujours d'accord pour que l'on t'aide ? » demande un autre.

Je ne les regarde plus, je fixe une ombre noire derrière eux. Il est là, il est toujours là et il le sera toujours. Je pensais qu'eux aussi avaient un monstre qui les terrifiait, mais vu leur réaction, ce n'est peut-être pas le cas.

Peut-être qu'il a raison.

Peut-être que ce que je vis n'est pas normal.

Nouvelle n°8 – Conversation avec une personne hors norme

Mes pas sont lourds, je crois qu'ils ne l'ont jamais été autant. Une boule s'est formée dans ma gorge, pourtant ma bouche ne s'arrête pas de parler. Je me mets à dire tout un tas de trucs débiles à ma mère pour ne pas y penser, ne pas penser au bout de ces escaliers.

Ces escaliers, je trouve qu'on pourrait y tourner un film d'horreur tellement ils sont glauques. Je ne manque pas de le dire à ma mère qui, malgré ses yeux rougis par un mélange de fatigue et de larmes, me sourit.

Je l'entends me répondre ou me parler d'autre chose, je ne sais pas trop, je n'arrive à rien entendre.

Le premier étage passé, la boule dans ma gorge s'intensifie. Maman m'a dit que c'était au quatrième étage, plus que trois.

Deuxième étage, on croise une dame en blouse blanche. Elle nous dit « bonjour ». Je trouve ça bizarre de dire « bonjour » parce que je ne pense pas que ça en soit un.

Maman continue de me parler. J'entends à peine ce qu'elle me dit tant j'essaie de m'occuper l'esprit avec toutes sortes de banalités. Je lui en dis même, et l'espace d'un instant j'en oublie où nous sommes et pourquoi on est là. Malheureusement pour moi, le panneau du troisième étage me le rappelle rapidement.

Troisième étage, plus qu'un.

Sur les dernières marches, on croise une petite fille. Elle doit avoir à peine quatre ans. Sa mère pleure, son père nous salue, elle, elle nous sourit. Malgré son sourire si adorable, ce sont tous les tubes sur son visage que je regarde.

Il n'y a pas de doute, on est proches.

Quand le chiffre quatre apparaît sur le mur, suivi d'un tas de panneaux d'indications, j'ai envie de vomir. Je me sens mal, pourtant je continue à avancer. Je suis maman dans le long couloir.

Plusieurs personnes en blouse nous saluent, maman leur sourit. Ce sourire sur son visage m'encourage à m'en fabriquer un. Alors, tout en continuant de marcher, je m'entraîne à sourire, ravalant une à une toutes mes larmes.

Maman s'arrête devant une porte, c'est là. Elle me demande si je suis prête. Je n'en ai aucune idée. Je sais juste que je n'ai pas le temps de m'y préparer parce qu'après, ce sera trop tard.

Maman ouvre la porte, elle est là. Elle sourit en me voyant et, l'espace d'un instant, grâce à son sourire, j'ai envie de me dire que ça va, que tout va bien.

Puis mes yeux l'analysent. Elle est allongée sur son lit. Je ne suis pas sûre de l'avoir déjà vue allongée sans avoir l'air de s'ennuyer, après une journée à avoir marché. Ça me rappelle les fois

où elle m'emmenait en voyage. Après chaque journée à marcher dans les rues de Lisbonne, Budapest, Barcelone ou Zagreb, on finissait épuisées sur nos lits à l'hôtel. Mais avec elle, le repos était toujours de courte durée, on repartait tout le temps à l'aventure.

C'est elle qui m'a donné cette soif d'avancer, de voyager, de découvrir, pourtant là, elle n'a pas l'air prête à repartir. Allongée comme ça, on dirait qu'elle est à bout, qu'elle serait presque incapable de tenir sur ses jambes.

J'entre dans la pièce en m'efforçant de sourire pour aller poser mon sac près de son lit. Je profite d'être dos à elle pour souffler, histoire de m'empêcher de pleurer.

— Viens t'asseoir.

Ce ne sont que de simples mots, pourtant j'essaie de les enregistrer dans ma mémoire. Je veux me souvenir toute ma vie de ce qu'il va se passer dans cette pièce.

Je lui souris et vais m'asseoir à côté de ma tante qui semble vouloir se cacher dans sa tasse de café pour pleurer.

Je tente un timide « Ça va ? », sa seule réponse est un haussement d'épaules et je me sens stupide d'avoir posé cette question dans un moment pareil.

Elle change rapidement de conversation, comme si elle avait remarqué que ça me gênait, et me demande comment se sont passés les cours.

Je souris. Je souris parce que je me dis que c'est probablement la dernière fois que je lui parle de mes cours, la dernière fois que je lui parle tout court. Alors je commence à débriefer ma matinée, elle sourit et m'écoute.

Maman me coupe dans mon récit (que je trouve d'ailleurs incompréhensible dans un moment pareil) pour me ramener un chocolat chaud d'un distributeur. J'en engloutis une gorgée, comme pour me faire taire, parce que je ne suis pas venue ici pour parler, je suis venue ici pour la voir, pour l'écouter, elle.

Maman sort de la pièce, téléphone à l'oreille, sûrement pour donner des nouvelles de l'état de santé de celle allongée.

Le chocolat dans ma gorge est brûlant, j'esquisse une grimace qu'elle remarque, ma tante aussi. Elle n'hésite pas à me dire de faire attention avec humour, comme pour tenter de détendre l'atmosphère si pesante, et je souris.

C'est une conversation basique mais, je le sais, c'est ce genre de choses qui va me manquer.

J'inspire pour m'empêcher de pleurer mais son odeur entre dans mes narines, elle m'envahit tout entière. C'est bizarre mais elle a comme un aspect apaisant. Je suis tellement apaisée que je me mets à lui sourire, sincèrement cette fois, ce n'est pas un masque, un sourire de façade, c'en est un vrai.

— Je suis contente que tu sois là.

Sa voix est fragile. Ses yeux s'emplissent de larmes et j'ai peur. Je déteste la voir pleurer, dès qu'elle pleure je m'effondre, quelle que soit la raison. À chaque fois, c'est comme si mon phare dans la nuit noire cessait de fonctionner.

— Vraiment.

C'est ce dernier mot, dit dans un chuchotement, qui la fait craquer, les larmes se déversent sur ses joues alors que sa main attrape la mienne.

J'aimerais la serrer fort, tellement fort. Mais sa main, devenue si squelettique, paraît fragile dans la mienne, j'ai presque l'impression que je pourrais la casser.

Je me demande comment une femme comme elle, comment cette battante, peut se retrouver dans un état pareil.

— Tu sais tout ce que je pense. On n'a pas besoin de parler.

Je hoche la tête, l'air de lui dire qu'elle a raison, en tentant de sourire malgré mes yeux remplis de larmes.

Elle n'a rien besoin de me dire parce que je le sais ; on a toujours eu une relation spéciale. C'est à elle que je raconte tout pendant des heures, c'est elle qui me connaît mieux que quiconque.

La seule chose qu'elle ignore sûrement sur moi, c'est à quel point je tiens à elle, à quel point c'est elle ma personne préférée sur cette Terre. Et à quel point j'ai peur d'être sans elle.

— Je t'aime.

J'aimerais en dire autant mais si j'ouvre la bouche, mes larmes vont se déverser et il est hors de question que je pleure devant elle. Il est hors de question que la dernière image qu'elle ait de moi soit celle d'une fille complètement anéantie.

Je t'aime. Je veux garder ces mots en tête toute ma vie parce que la sienne va s'arrêter précipitamment. Je veux me remémorer ces mots quand sa place manquera dans chaque événement de ma vie où je lui avais déjà fait une place.

— Moi aussi.

C'est tout ce que j'arrive à déclarer sans pleurer.

Une grimace la prend. Je n'aurais jamais imaginé la voir souffrir. Je sais qu'elle ne veut pas que je garde ces images d'elle mais il est hors de question que j'efface ce moment, celui qui est notre dernier ensemble.

Maman revient dans la pièce, il est temps de partir. Je récupère mes affaires et je la regarde une dernière fois. Cette fois, c'est vraiment une dernière fois, ce n'est pas une façon de parler, je ne la reverrai plus jamais.

Ma main reste bloquée sur la poignée, je n'ai pas envie de fermer la porte, je voudrais rester là pour l'éternité parce que je ne veux pas affronter ce qui se passera de l'autre côté. Pourtant je

suis obligée, elle ne peut pas continuer à souffrir. Alors j'admire son sourire une dernière fois et je ferme la porte.

« Hors norme », c'est ce qu'on me dit depuis que je suis toute petite pour qualifier ma grand-mère.

Alors j'ai été voir dans le dictionnaire.

Hors norme : chose ou individu dont les spécificités sortent de la norme, ne sont pas ordinaires, à tel point qu'on ne peut plus les définir comme étant en phase avec les règles communes.

Ma mamie, elle était hors norme parce qu'elle faisait sûrement plus de sport que ses trois filles réunies, parce qu'elle continuait à faire du vélo même avec une perfusion, parce qu'elle marchait malgré les douleurs sur le chemin de Saint-Jacques à peine une semaine avant de se faire hospitaliser, parce que même en soins palliatifs elle continuait de dire que c'était pour « se requinquer », parce qu'elle a continué de garder le sourire jusqu'à la fin, parce qu'elle appelait son sac à dos sa liberté et parce que, sans sa liberté, elle trouvait que ça ne servait plus à rien d'avancer.

Ma grand-mère a toujours été hors norme. J'étais toujours étonnée quand mes copines me disaient ce qu'elles faisaient chez leurs grand-mères... de la couture ?... de la cuisine ? Moi, ma grand-mère n'a jamais su coudre et la cuisine, ce n'était vraiment pas son truc, à part la charlotte aux framboises qu'elle faisait à chaque anniversaire en septembre ! Oh, et aussi l'omelette, mamie était la reine des omelettes, personne n'en fait de meilleure et ça, avec mon cousin, je pense qu'on est d'accord pour le dire.

Alors certes, avec ma mamie je n'ai pas appris à faire du tricot mais grâce à nos balades hors des sentiers dans les collines, j'ai appris que le chemin principal est loin d'être le meilleur. Grâce à nos longs tours à vélo, j'ai appris que la patience est importante et que, peu importe le but qu'on se fixe, on peut y arriver. Grâce à nos nombreuses journées à la piscine, j'ai appris que le regard des gens ne change rien et qu'on peut toujours remonter, même à bout de forces.

Et plus récemment, malheureusement, j'ai appris que la vie n'est pas éternelle, que chaque moment, chaque parole compte.

A contrario, j'ai aussi appris que parfois, avec les gens qu'on aime, la parole ne sert à rien. C'est ce qu'elle m'a dit sur son lit d'hôpital : « Tu sais déjà tout ce que je pense, on n'a pas besoin de parler. » Pourtant, j'aurais aimé qu'elle entende ce discours, qu'elle entende pourquoi je la trouve hors norme et pourquoi je l'aime autant. »

Et voilà, j'ai réussi sans m'effondrer. J'espère que l'assemblée réunie devant ce lac pour lui dire au revoir une dernière fois m'a entendue le faire comme je le pouvais. Maintenant, c'est le moment, elle va partir pour de nouvelles aventures, ses cendres s'envolant avec le vent.

Lana Dassonneville, « Ce que la mémoire abandonne »

Côme imaginait, en observant le monde qui s'offrait à lui, deux catégories de personnes. Certaines personnes avançaient sous la pluie tandis que d'autres la regardent tomber.

Il appréciait aussi l'idée des métaphores, pour dessiner en douceur les méandres du monde dans son esprit.

À l'adolescence, Côme s'enracinait dans les études comme les feuilles luttent contre l'hiver. Il en riait lui-même en expliquant à ses amis de l'époque l'impression d'avoir perdu quelques neurones en relisant sans cesse ses leçons d'école.

Maintenant, âgé de soixante et onze ans, il marchait à l'extérieur depuis quelque temps, affirmant auprès de sa femme Huguette qu'une simple marche combattait un esprit prisonnier d'un brouillard cérébral. La balade libératrice s'arrêta sur le perron. Côme savait qu'il devait entrer mais c'était comme si quelque chose lui échappait. La clé tremblait entre ses doigts abîmés par les vestiges de la vie. Malgré cette confusion nouvelle, il déverrouilla la porte et entra dans son habitation. Huguette attendait là le retour de son compagnon, un sourire accroché aux lèvres.

— La balade fut agréable, Côme ?

— Elle l'était, comme à son habitude, mais en ta compagnie, tes pas rendent les rues plus belles. D'ailleurs, Igor n'est pas encore arrivé ? Nous lui avons dit de ne pas rentrer trop tard pour souper en famille.

Un silence de mort régna dans la maison durant des secondes interminables.

Le sourire d'Huguette retomba à ce questionnement ; un voile de tristesse masqua ses traits autrefois empreints de joie de vivre.

— Côme ? Es-tu fiévreux ? demanda Huguette d'une sincère inquiétude.

— Huguette, je crains de ne pas saisir ce que tu veux dire.

Huguette prit une discrète inspiration avant d'expliquer d'une traite :

— Igor, notre fils bien-aimé, est parti il y a bientôt quarante-deux ans. Effectivement, ce soir-là, nous l'attendions, mais il n'est jamais rentré. Nous sommes allés la semaine dernière nous recueillir sur sa tombe. As-tu perdu la mémoire ?

Face aux déclarations d'Huguette, Côme sentit ses jambes fléchir légèrement et, même sans le constater lui-même, son visage pâlit.

— Je vais aller m'allonger, ça ira mieux demain.

Côme monta les escaliers menant à l'étage en se questionnant sur l'ombre qui grignotait ses souvenirs. De son côté, Huguette s'installa sur une chaise et respira le plus doucement possible pour calmer les battements enragés de son cœur.

Quelques semaines passèrent depuis cet incident, mais cela ne s'arrêta pas là. Huguette notait tous les comportements inhabituels de son compagnon dans un carnet dissimulé dans sa table de chevet. Côme oublia ses clés pour la huitième fois, Côme oublia le nom du magasin où ils faisaient leurs courses depuis des décennies, Côme oublia pour la première fois l'anniversaire d'Huguette. Elle n'était plus la seule à le remarquer.

— Tu commences à te faire vieux ! plaisanta un voisin hilare en voyant Côme une nouvelle fois sur le perron, sans clés.

— Il me fait peur, maman, chuchota une petite fille de la manière la moins discrète qui soit en regardant Côme avancer d'une manière étrange en comparaison de ses marches passées.

La caissière s'étonna de le voir incapable de se souvenir du nom du magasin.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? demanda Huguette, les larmes aux yeux, quand son bien-aimé oublia le jour de sa naissance.

— Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, Huguette, je m'excuse sincèrement.

Malgré ses refus réguliers de consulter, il finit par accepter sous la menace planante d'Huguette sur l'avenir de leur couple.

Elle n'aurait jamais fait ça, mais Côme oublia sûrement également l'amour inconditionnel qu'elle avait pour lui. Dans la salle d'attente, l'ambiance était lourde, comme s'ils portaient le poids du monde sur leurs frêles épaules.

Le couple se rendit chez un jeune médecin. Les rumeurs allaient bon train à son égard : certains disaient qu'il cherchait uniquement à se remplir les poches, d'autres qu'il ferait progresser le monde de la médecine.

À l'annonce de leurs noms, ils se levèrent, s'entrelacèrent les doigts puis avancèrent en espérant la vérité.

— Enchanté de faire votre connaissance, vous pouvez m'appeler Aloïs.

La consultation commença. Rien de particulier à l'écoute du pouls ni de la tension artérielle. Le rendez-vous prit une nouvelle tournure à l'instant où Huguette glissa le carnet à Aloïs. Après une lecture attentive, celui-ci resta immobile un instant, les yeux fixés sur le carnet. Puis, lentement, il releva la tête.

— Huguette, ce que vous décrivez ici dépasse tout ce que j'ai pu observer jusqu'à présent.

Il marqua une pause, comme s'il cherchait encore à mesurer ses propres mots.

— Cela est vraiment hors norme.

Le silence qui suivit sembla figer la pièce.

Il poursuivit :

— Vos pertes de mémoire ne suivent aucun schéma habituel. Elles sont imprévisibles et pourtant elles semblent progresser. Comme si quelque chose effaçait, peu à peu, ce que vous êtes.

Côme prit pour la première fois la parole.

— M’effacer... ?

Sa mémoire lui murmura une dernière fois :

« Je ne reviendrai pas. »

Aloïs hocha lentement la tête.

— Je pense que nous sommes face à une maladie encore inconnue. Je vais consigner ce cas, l’étudier, le faire connaître. Cette maladie portera mon nom.

— Quel est votre nom ? demanda Côme.

— Alzheimer. Mon nom est Aloïs Alzheimer.

Liza Pirlet, « Minna »

« Quand est-ce que tu vas ramener un copain à la maison ? »

« Et les amours ? Il y a un garçon qui t'intéresse au lycée ? »

Quand j'avais dix ans, j'avais une meilleure amie. Elle s'appelait Minna et elle était arrivée de Finlande à l'âge de six ans. Je me rappelle ses longs cheveux blonds et ses yeux bleus, d'un bleu aussi clair que le ciel à la mi-juin. Elle avait la peau douce et laiteuse, si pâle qu'elle en était presque transparente.

Tout le monde l'adorait. À l'école, chaque fille voulait être son amie et chaque garçon voulait être son amoureux. Alors, quand elle est venue vers moi, celle au fond de la cour à qui personne ne voulait parler, j'ai cru à une blague. Elle s'est approchée, vêtue d'une robe d'été bleue parsemée de motifs fleuris, la main tendue et le sourire jusqu'aux oreilles.

« Amies ? »

À partir de ce jour-là, je ne l'ai plus jamais quittée. Tout nous opposait, et pourtant nous étions inséparables.

Parfois, j'avais envie de devenir un garçon, juste pour qu'elle puisse être mon amoureuse. Une fois, pendant la récréation du matin, je le lui ai dit. Elle m'a répondu que je n'avais pas besoin de devenir un garçon et que deux filles pouvaient être amoureuses aussi. Moi, je ne l'ai pas crue et j'ai rigolé.

Alors, tout doucement, cachées au fond de la cour de récréation, elle s'est approchée de moi et elle m'a fait un bisou sur la bouche. On a ri toutes les deux et on est reparties jouer.

Je crois qu'elle a oublié ce qu'il s'était passé. Ou alors elle s'en fichait. Moi, j'y pensais souvent.

Après ça, les années sont passées, et nous étions toujours meilleures amies.

Au collège, elle sortait avec plein de garçons. C'était la fille la plus populaire.

Belle, intelligente, sociable.

Parfaite.

Plus le temps passait, plus mes sentiments pour elle se renforçaient. Mon cœur battait plus fort quand elle était à côté, ma respiration s'accélérait quand sa main frôlait la mienne.

J'avais honte. Je me sentais sale, contre nature. J'ai essayé de toutes mes forces d'aimer un garçon. Vraiment. Mais c'était impossible.

J'ai longtemps refoulé ces sentiments, parce que Minna était ma meilleure amie et que je voulais tout sauf la perdre.

Seulement, quand nous avons quatorze ans, j'ai remarqué qu'elle commençait à changer. Elle est passée de la fille souriante et joviale à la fille triste et repliée sur elle-même. À partir de ce moment-là, j'ai carrément ignoré tout ce que je ressentais pour me concentrer uniquement sur elle, pour l'aider à aller mieux.

Je sentais qu'elle ne me racontait pas tout. Malgré tout, je faisais de mon mieux avec les éléments que j'avais. Cela a duré trois ans, jusqu'à l'année dernière, lorsque nous étions en première.

Elle était la personne à qui je tenais le plus au monde et j'aurais fait n'importe quoi pour elle, elle qui m'avait toujours soutenue et qui avait toujours été là pour moi quand personne ne l'était. Elle qui avait vu en moi quelque chose qui demeurait toujours un mystère. Mon amour est si profond et si pur qu'aujourd'hui encore je me demande pourquoi il aurait pu à ce point déranger.

Un jour du mois de mars, elle n'est pas venue. Je ne me suis pas inquiétée car elle séchait souvent les cours. Seulement, dans l'après-midi, le proviseur du lycée est entré dans notre classe, l'air grave.

J'ai su.

Immédiatement, j'ai su.

Mon pouls s'est accéléré et j'ai senti l'adrénaline se propager dans mon corps.

Quand il a prononcé les mots, un bourdonnement sourd m'a traversé le crâne.

Ce n'était pas possible.

Ce n'était pas réel.

Minna.

Après quelques secondes, j'ai réalisé, ma vision s'est brouillée et les larmes ont coulé violemment. Je suis sortie de la classe, désorientée, et je me suis effondrée.

Je savais qu'elle était mal, mais à ce point-là ?

J'avais l'impression que ma poitrine me compressait les poumons et que j'allais manquer d'air. J'étais comme paralysée, incapable de réfléchir ou de réagir, seulement de pleurer.

Le jour de l'enterrement, je n'ai pas pleuré. Je l'avais déjà trop fait.

J'étais juste vide.

On était désolé pour moi.

Mais personne ne pouvait comprendre à quel point j'étais affectée. Personne ne connaissait l'amour que je lui portais. Personne ne savait comment je l'aimais.

En plus de mes problèmes, je devais faire le deuil de mon premier amour à qui je n'avais jamais pu avouer mes sentiments.

Aujourd'hui, cela faisait un an pile. Le trou béant dans ma poitrine n'était même pas proche d'être refermé. Mais à présent, j'étais plus ou moins en paix avec le fait d'aimer les filles. Je ne l'avais dit à personne, mais au moins, je ne faisais plus semblant d'être attirée par le premier garçon que je voyais. De toute façon, je n'avais personne à qui le faire croire. Sans Minna, je ne faisais plus l'effort d'aller vers les gens et, par conséquent, aucun de mes camarades ne voulait plus me parler et, honnêtement, c'était réciproque.

J'étais redevenue la fille bizarre sans amis.

Je racontais ma vie à Minna et je visualisais son regard désapprobateur quand j'envoyais balader quelqu'un qui essayait de me parler, son sourire quand je me moquais des mimiques de mon oncle, ou encore la façon dont ses sourcils se fronçaient quand je lui expliquais un exercice de maths en tentant de le comprendre moi-même.

Maintenant que les beaux jours refaisaient surface, je passais mes dimanches au parc, allongée dans l'herbe. Je voyais sa longue chevelure blonde se balancer avec le faible courant d'air et son nez se froncer à cause du parfum trop fort de la femme qui passait non loin de nous.

Je me demandais si c'était sain. Probablement pas. Mais je ne pouvais m'en empêcher. Tout était si facile avec elle. Rien n'était malaisant. Parler. Se taire. Rire. Pleurer. Manger. Dormir.

Avant qu'elle n'arrive dans ma vie, je me sentais à côté de la plaque, tellement différente des enfants de mon âge, comme si quelque chose clochait chez moi.

Avec elle, je me sentais normale, à ma place. Je me sentais bien.

Alors non, papa, jamais je ne ramènerai de garçon à la maison.

Non, tatie, aucun garçon ne me plaît au lycée.

Oui, j'aime les filles.

Mais finalement, ce n'est pas le plus important. J'ai compris que, contrairement à ce qu'on a voulu me faire croire, je n'étais pas hors norme ; je ne l'ai jamais été. Je n'étais juste pas dans leurs normes. Celles qu'on a cherché à m'imposer, mais qui sont tellement subjectives qu'il est ridicule d'essayer de s'y conformer.

J'ai eu la chance de rencontrer la personne qui m'a permis de m'en rendre compte.

À jamais, je chérirai sa mémoire.

Et un jour, j'espère pouvoir être la Minna de quelqu'un.

Nathaël Cousin, « L'enfant de la nature »

Je vais vous raconter l'histoire d'un certain Alexandro. C'était en 1960, dans un petit pays lointain.

Alexandro était un jeune petit garçon aux boucles d'or. Il vivait la plupart du temps dans un monde qui ne devait ressembler en rien au nôtre. Pourquoi ? Car il n'y avait que lorsqu'il était à table avec ses parents qu'il sortait de sa réserve et parlait français, et ce depuis tout petit, d'ailleurs. Autrement, il parlait une langue dont personne ne comprenait un mot. Sa famille, les voisins, les camarades de classe, personne ne comprenait un mot.

À l'école, lieu à la fois bruyant et silencieux, jamais il ne lisait ni ne récitait un poème ou une leçon. Il savait écrire, par contre : notre langue et la sienne, qui, d'ailleurs, ne comportait aucune lettre, mais de petits dessins, ni jolis ni moches.

Un jour, le professeur décida d'interroger Alexandro. Petit à petit, un énorme blanc envahit la salle. Alexandro se leva lentement ; il sentait le poids des regards de tous les enfants posés sur lui. Ses doigts tremblaient en tenant le livre, et ses yeux restaient fixés sur les lignes, sans vraiment les lire. On aurait cru qu'une seconde comptait pour une minute.

Finalement, il se mit à ouvrir la bouche. Mais aucun mot compréhensible ne sortit de sa bouche. C'était plutôt une suite de sons doux et étranges, presque comme une chanson. Dans la classe, certains élèves reculèrent légèrement, effrayés, tandis que d'autres laissaient échapper de petits rires nerveux. Le professeur, qui lui aussi ne comprenait rien, mit fin à ce moment.

Alexandro baissa aussitôt les yeux et retourna à sa place. Autour de lui, il y avait plein de chuchotements, rapides et piquants ; on aurait dit une nuée d'insectes. Mais lui n'écoutait déjà plus rien aux moqueries des élèves. Dans son esprit, une autre voix s'élevait. Celle de la rivière.

L'école finie, sa chevelure blonde partait et s'enfonçait à travers les champs, blé parmi les blés, en direction des montagnes. Alexandro ne rentrait que pour l'heure du souper.

Tous les après-midis, il traînait dans la nature. Il n'y avait qu'elle qui le comprenait. Il se rendait bien compte des regards de tous ceux qui l'entouraient : regards noirs, regards curieux, regards étonnés, véritable averse qui s'abattait sur ses frêles épaules.

Mais, dans la nature, il errait dans une liberté vivante. Il communiquait avec dame Fougère, qui lui demandait toujours comment s'était passée sa journée ; Monsieur Saule pleureur, qui, lui, racontait des histoires au petit ; l'étrange poisson de la rivière et toute sa famille tout aussi étrange.

La rivière lui chuchotait ses secrets.

C'était ça, sa vie, à Alexandro, et il semblait très heureux ainsi.

Pourquoi était-il le seul capable d'entendre la nature ? C'était une question dont personne n'avait la réponse, sûrement.

Un jour, il entendit un nouveau murmure. Il s'approchait de plus en plus de ce doux son : une cavité, au beau milieu de l'importante élévation de terrain.

Il plongea dans l'obscurité, sans réfléchir.

Rien ne lui faisait peur dans la nature, contrairement au lieu où l'on prétend instruire les enfants !

Tout était froid à l'intérieur ; son corps, lui, était bouillant, vibrant.

Qu'allait-il découvrir pour être à ce point en alerte ?

Il entendit un clapotis.

Ploc, ploc.

Pour un simple humain, ce n'était qu'un bruit d'eau.

Pour Alexandro, cela voulait dire :

« Découvre mon trésor. »

Tout cela était vraiment hors norme.